



Expositions

LES REBUTS PUNKS D'ANITA MOLINERO

Le musée d'Art moderne de Paris est la première institution de la capitale française à présenter une rétrospective de l'œuvre de cette artiste de la transformation et de la mutation.





THE ART NEWSPAPER

PARIS. En collaboration avec l'artiste, la commissaire Olivia Gaultier Jeanroy propose un parcours articulé en trois temps : une première grande salle réunit les œuvres les plus anciennes (1990-2015) ; une deuxième est dédiée à une sélection de pièces récentes, dont des productions spécialement exécutées pour la manifestation (2015-2022) ; dans les sous-sols du musée, enfin, deux espaces sont consacrés aux archives et au devenir des sculptures.

Dans un entretien avec Alain Berland et Valérie Da Costa (*Particules*, n° 22, décembre 2008-janvier 2009), Anita Molinero expliquait : « *Moi, je suis une artiste du sillon, je creuse ce que je fais. J'aime la démesure et je n'aime pas les choses installées qui donnent un aspect petit-bourgeois. Je veux travailler avec des matériaux ordinaires, toujours trouvables à côté de chez soi.* » Dans une perspective punk et guidée, en effet, par une constance notable, Anita Molinero pratique depuis les années 1980 un art du rebut nourri de sociologie, de littérature et de cinéma de science-fiction. Le ready-made – en l'espèce, le réemploi d'objets usagés mais non modifiés –, principe désormais vieux d'un siècle, ne l'intéressant pas, elle a développé au cours des trente dernières années un répertoire de gestes et d'interventions que la première salle du musée entreprend de détailler. Ce répertoire comprend trois actions principales – la torsion, l'accumulation et la combustion – qui structurent l'exposition en trois zones thématiques.

Poubelles éventrées, emballages en carton ou en plastique défraîchis, barricades, sacs à main ou fausse fourrure, trouvés au détour d'une rue ou à la fin d'un marché, subissent donc dans l'atelier un cer-

tain nombre de transformations, dont la violence fait écho à leur statut d'objet industriel et décrépi. Ainsi Anita Molinero s'éloigne-t-elle radicalement de la blancheur manufacturée d'une pissotière en porcelaine (Marcel Duchamp, *Fountain*, 1917-1964) ou du chromatisme éclatant d'une boîte de savon (Andy Warhol, *Brillo Box*, 1964). Ce n'est évidemment pas l'exaltation d'une société productiviste qui l'occupe, mais au contraire son envers aussi fascinant que repoussant, celui du déchet tel qu'il apparaît déjà chez les Nouveaux Réalistes, à l'exemple des accumulations d'Arman ou des tableaux-pièges de Daniel Spoerri.

Anita Molinero pratique depuis les années 1980 un art du rebut nourri de sociologie, de littérature et de cinéma de science-fiction.

INFLUENCE DE LA SCIENCE-FICTION

Cette esthétique du chaos, post-nucléaire a-t-on souvent écrit à son propos, renvoie au cinéma d'anticipation – on pense beaucoup au recyclage inventif vu dans la série des *Mad Max* inaugurée en 1979 par George Miller, mais également à certaines structures cliniques présentes chez David Cronenberg : « *Finalemment, l'apocalypse est déjà là*, déclare l'artiste dans le catalogue de l'exposition. *On connaît tous ces éléments. Beaucoup de films de science-fiction ne parlent que du présent, de ce qui est déjà autour de nous. C'est l'intérêt de la SF, tu n'es jamais vraiment transporté ailleurs, tu es transporté avec ce que tu es, avec le monde dans lequel tu vis. L'ailleurs proposé par la SF n'est qu'une accentuation de notre réalité.* »



THE ART NEWSPAPER

En utilisant un décapeur thermique, un chalumeau ou de l'acétone, Anita Molinero agit en sculptrice et modèle la forme tout en préservant le vocabulaire du détritius, de l'ordure. Elle travaille en alchimiste, mais une alchimiste du matériau pauvre et méprisé. La dimension organique transparaît à la manière tantôt d'une excroissance incontrôlable de la matière (*Um Niti*, 2005), tantôt d'un système digestif (*La Fiancée du pirate #1*, 2012). Une approche qui inclut la dimension périssable de l'œuvre, ou en tout cas sa mutation au fil du temps, et qui n'est pas sans évoquer, comme le rappelle la commissaire, un texte célèbre de Robert Morris, *Anti Form* (1968).

La deuxième salle actualise ces thématiques à travers un choix d'œuvres récentes dans lesquelles l'influence de la science-fiction se fait plus manifeste que jamais. Ainsi, le *Soufflet* (2021), sculpture monumentale proche de l'installation, simule l'épave d'un vaisseau spatial ou le cadavre d'un alien, l'un comme l'autre tout droit sortis de *Starship Troopers* de Paul Verhoeven (1997).

Molinero explore désormais la picturalité de la sculpture, thème abordé dans le catalogue à la faveur d'un récit fort drôle signé par l'artiste Nina Childress. La série *Fonds de cuve*, coulures en polypropylène à la chromie acidulée, semble détourner celle des *Fallen Paintings* de Lynda Benglis. Avec ces pièces en latex coulé au sol, l'Américaine, à la fin des années 1960, ironisait sur le thème de la mort de la peinture. Ici, les *Fonds de cuve* sont accrochés au mur comme des tableaux ;

Vue de l'exposition « Anita Molinero. Extrudias », musée d'Art moderne de Paris, mai 2022. © Pierre Antoine



THE ART NEWSPAPER

Vue de l'exposition « Anita Molinero. Extrudia », musée d'Art moderne de Paris, mai 2022. © Pierre Antoine

d'un point de vue muséographique, ils font le lien entre les différents ensembles de cette section peut-être plus disparate que la première.

Sont également présentées plusieurs *Crouûûtes criardes* (2019), des panneaux en polystyrène extrudé et coloré singeant des peintures expressionnistes et empâtées. Au fond de cette salle, on découvre *Miss Pink, Miss Blue, Miss Orange* (2020), dont le titre rend hommage au film *Reservoir Dogs* de Quentin Tarantino (1992). Comme pour la série *Fond de cuve*, Anita Molinero délaisse le vrai rebut. Elle crée des formes en béton fibré, matériau industriel s'il en est, et réalise une œuvre à mi-chemin entre sculpture, peinture (recours au pigment) et objet fonctionnel (on est invité à s'y asseoir).

VIE ET MORT DES SCULPTURES

Le parcours se poursuit dans les sous-sols du musée (si toutefois le visiteur parvient à saisir le sens d'une signalétique pour le moins erratique). Dans les deux dernières salles, Olivia Gaultier Jeanroy invite à une réflexion plurielle sur la pérennité d'une œuvre sculpturale composée d'objets recyclés – un casse-tête bien connu des conservateurs de collections modernes et contemporaines ou d'art brut. Sont présentées vingt et une photographies d'œuvres datant des années 1980 et aujourd'hui détruites en raison de problèmes de stockage. Ces photographies posent avec une pointe de dérision la question du sort réservé à l'art du rebut. Elles voisinent avec un documentaire tourné par Aline Dalbis entre 2006 et 2008 dans l'atelier et les « entrepôts » de l'artiste. Y sont notamment soulignés

des rapports brutaux à la matière mais aussi à l'œuvre achevée.

Enfin, cette méditation s'achève devant *Extrudia 3D* (2021), véritable fiction SF filmée sous la direction artistique d'Anita Molinero et de José Eon, et qui donne son titre à l'exposition (du terme *extrusion*, « procédé de fabrication thermomécanique par compression »). Ce court métrage met en scène la destruction d'une pièce monumentale, *Bouche-moi ce trou* – exécutée en 2018 pour le Palais de Tokyo, à Paris –, et sa possible renaissance.

CAMILLE VIÉVILLE

« Anita Molinero. Extrudia »,
25 mars-24 juillet 2022,
musée d'Art moderne de Paris,
11, avenue du Président-Wilson,
75016 Paris, mam.paris.fr



THE ART NEWSPAPER



The Art Newspaper Edition Française - n°906 - juin 2022

Expositions / page 25

Les rebuts punk d'Anita Molinero / par Camille Viéville

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com